

L'indispensable sur

Le travail

VIRGILE

Résumé et analyse
des œuvres

Dissertations
corrigées

**SIMONE
WEIL**

**MICHEL
VINAVER**

Citations



Introduction

Lydia Blanc

Le travail, une notion instable

La confrontation frontale avec le travail comme objet de création mais aussi de recherche scientifique, en lettres, en arts, en philosophie et en sociologie n'a pas l'évidence de topoï installés comme le sentiment amoureux, le temps qui passe ou la nature. L'histoire des idées et des formes d'art n'en fait que tardivement et imparfaitement un enjeu de la Recherche et de la production.

Le travail en littérature

Le travail imprime sa marque de façon très irrégulière dans le monde des lettres occidentales, évidemment du fait de la connotation propre au christianisme qui nous imprègne et limite les définitions, usages et connotations du terme.

La difficulté à le nommer et à le circonscrire trouve son épanouissement dans la richesse lexicale que les Anciens ont à leur disposition, contrairement à nous, qui semblons nous en tenir, dans la langue moderne, à ce terme fourre-tout de travail. Les latins distinguent *l'opus* (le fruit du travail, c'est-à-dire l'œuvre) du *labor* (l'effort et le soin apporté à quelque tâche) du *negotium* (le travail rémunérateur) et il faudrait encore ajouter le *tripalium*, l'instrument de torture et par extension, le travail éprouvant ainsi que *l'honus*, désignant la fonction exercée, autrement dit la charge. L'usage du français moderne a opéré une étrange fusion de toutes ces variantes et a préféré le terme générique mais décidément très confus de *travail*. Faut-il comprendre qu'il y aurait comme une gêne à le nommer parce qu'il y a une gêne à l'admettre comme un ressort de la vie humaine? Parce qu'il nous met

face à l'éclatement fondamental de notre identité humaine, c'est-à-dire entre ce que nous voulons, ce que nous pouvons et ce que nous devons ?

Par ailleurs, particulièrement poreux à l'histoire sociale, comme à l'histoire des idées, sa dénomination comme son importance vont de pair avec la place qu'il occupe dans les enjeux politiques et historiographiques de l'époque dans laquelle on veut l'étudier. En littérature, la perception de ce que le mot recouvre et sa définition sont tributaires du tournant majeur, au XIX^e siècle, du travail : le travail dans les usines, celui décrit par HUGO ou ZOLA, semble avoir pesé de tout son poids dans la tradition littéraire. On a tous en tête les visions infernales de la mine qui dévore ses travailleurs :

C'était Maheu qui souffrait le plus. En haut, la température montait jusqu'à trente-cinq degrés, l'air ne circulait pas, l'étouffement à la longue devenait mortel. Il avait dû, pour voir clair, fixer sa lampe à un clou, près de sa tête ; et cette lampe, qui chauffait son crâne, achevait de lui brûler le sang. Mais son supplice s'aggravait surtout de l'humidité. La roche, au-dessus de lui, à quelques centimètres de son visage, ruisselait d'eau, de grosses gouttes continues et rapides, tombant sur une sorte de rythme entêté, toujours à la même place. Il avait beau tordre le cou, renverser la nuque : elles battaient sa face, s'écrasaient, claquaient sans relâche. Au bout d'un quart d'heure, il était trempé, couvert de sueur lui-même, fumant d'une chaude buée de lessive. Ce matin-là, une goutte, s'acharnant dans son œil, le faisait jurer. Il ne voulait pas lâcher son havage, il donnait de grands coups, qui le secouaient violemment entre les deux roches, ainsi qu'un puceron pris entre deux feuillets d'un livre, sous la menace d'un aplatissement complet¹.

Et le travail est certes bien à l'origine du projet zolien :

Je cherchais un titre exprimant la poussée d'hommes nouveaux, l'effort que les travailleurs font, même inconsciemment, pour se dégager des ténèbres si durement laborieuses où ils s'agitent encore².

Or le *travail* existe bien avant les Réalistes et les Naturalistes, et ne manque pas non plus de leur survivre.

Il existait dès les troubadours médiévaux : l'épisode, pour le moins laborieux, de la pêche dans le *Roman de Renart* est présenté comme un « travail³ » : le fiasco de la pêche par Renart et Ysengrin a ce mérité,

1. Émile Zola, *Germinal*, 1^{re} partie, chap. 4, 1885.

2. Lettre à Van Stanten Kolff, octobre 1889.

3. Préface de J. Dufournet, éd. d'E. Charbonnier pour le Livre de poche.

surtout si on le compare à une autre collaboration des deux prédateurs, l'épisode du puits, de mettre en évidence que la survie même est un travail, réclamant la fixation d'objectifs, de la persévérance et des efforts par tous moyens (ruse et chance comprises).

Le travail est aussi évoqué au siècle classique, comme une contrainte autant que comme une garantie d'autonomie, par la Fontaine dans « Le Financier et le savetier » : « chaque jour amène son pain¹ », ce qu'annonçait encore plus nettement « Le Laboureur et ses enfants² », courte fable qui s'ouvre sur l'injonction « Travaillez, prenez de la peine » et se conclut par : « [...] le travail est un trésor. ».

Tout le XIX^e siècle, pas seulement Hugo et Zola, va conférer au travail, industriel notamment, sa pleine connotation martyriale. Le travail revient, dans le roman comme dans la poésie, en tant que motif consubstantiel de la modernité.

Baudelaire est celui qui joue le plus sur l'équivocité et ne se résout à pas à ranger le *travail* sous la seule acception sociale. Certes le travail se fait indice d'une mutation de l'époque, avec des corps maltraités et soumis à rude épreuve par les nouvelles exigences industrielles, comme dans « Crépuscule du soir », 8^e poème des *Tableaux parisiens*.

Ô soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire : Aujourd'hui
Nous avons travaillé ! – C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.

Mais ce *travail* des masses laborieuses ne cesse pas, au fil du recueil, de côtoyer, déjà présent chez Baudelaire, un travail ambivalent, aussi pénible que productif, autant *labor* qu'*opus* :

« La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,
Occupent nos esprits et travaillent nos corps »

Dans le poème liminaire du recueil *Les Fleurs du mal*, « Au Lecteur », il s'agit de faire du travail certes la torture mais aussi le premier lieu de la fatalité déjà alchimique (bien que n'y substitue le travail du poète) de la condition humaine. À cette première vision du travail s'ajoute la

1. *Fables* livre VIII, 2, 1678.

2. *Fables*, V, 9, 1678.

définition que donne, toujours dans la section « Spleen et idéal », le poème « Confession » ; le travail est l'office rempli, le métier, et de là, ce qui renvoie l'individu à son évidence fonctionnelle :

Que c'est un dur métier que d'être belle femme,
Et que c'est le travail banal
De la danseuse folle et froide qui se pâme
Dans un sourire machinal ;

Enfin dans *Le Vin* (troisième section du recueil), plus précisément dans « le vin des chiffonniers », le travail s'assimile au prolétariat de la ville et à ce produit pitoyable de la modernité, condition d'une picturalité urbaine :

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,
Éreintés et pliant sous un tas de débris,
Vomissement confus de l'énorme Paris,

Et c'est bien dans le même recueil, à trois endroits différents que nous trouvons plusieurs définitions possibles, combinées, du travail. Baudelaire nous avertit donc déjà en 1857 de l'aspect protéiforme du travail, qui recouvre aussi bien les rêveries pleines de second degré d'Apollinaire¹...

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent

...que les descriptions assourdissantes des usines Ford à Detroit vues par Bardamu chez Céline², dans la continuité du travail à la chaîne dénoncé déjà par Simone Weil :

Tout tremblait dans l'immense édifice et soi-même des pieds aux oreilles possédé par le tremblement, il en venait des vitres et du plancher et de la ferraille, des secousses, vibré de haut en bas. On en devenait machine aussi soi-même à force et de toute sa viande encore tremblotante dans ce bruit de rage énorme qui vous prenait le dedans et le tour de la tête et plus bas vous agitant les tripes et remontait aux yeux par petits coups précipités, infinis, inlassables. [...] Et les mille roulettes et les pilons qui ne tombent jamais en même temps avec des bruits qui s'écrasent les uns contre les autres et certains si violents qu'ils déclenchent autour d'eux comme des espèces de silences qui vous font un peu de bien.

1. Guillaume Apollinaire, « zone », *Alcools*, 1913.

2. Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932.

Le travail dans l'histoire de la pensée

Ce qui est frappant, c'est que le travail n'est le domaine d'action d'aucun Dieu grec ou romain en particulier, c'est dire comme la notion en tant que telle, pour elle-même, n'arrive que tard dans l'histoire de la pensée. Bien sûr des Dieux s'occupent de fractions ou incarnations diverses du travail : le travail du poète à Apollon, le travail de l'intelligence à Athéna, le travail de la terre à Perséphone/Cérès, le travail du feu et de la matière à Héphaïstos. Comme le fait remarquer JP Vernant, le lexique grec ne fait pas de place à d'un lexique spécifique et unique au *travail* :

Un mot comme *πόνος* s'applique à toutes les activités qui exigent un effort pénible, pas seulement aux tâches productrices de valeurs socialement utiles. [...] Le verbe *ἐργάζεσθαι* paraît spécialiser son emploi dans deux secteurs de la vie économique : l'activité agricole, les travaux des champs, *τὰ ἔργα*, et, à l'autre pôle, l'activité financière : *ἐργασία χρημάτων*, l'intérêt du capital. Mais il s'applique aussi avec une nuance définie à l'activité conçue sous sa forme la plus générale : *l'ἔργον*, c'est pour chaque chose ou chaque être le produit de sa vertu propre, de son *ἀρετή*¹.

Si Platon et Aristote pensent le travail, dans la continuité de la tripartition indo-européenne, comme une des activités possibles de l'homme (travailler, prier/connaître ou faire la guerre, agir en homme), c'est le XIX^e siècle qui va, en philosophie, aussi repenser le travail, en grande partie grâce aux pensées allemandes : HEGEL puis MARX vont lier le travail à la condition humaine, systémique et dynamique chez le premier, à base de conscience (proprement humaine et non pas animale) chez le second :

Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté.

On peut trouver quelque généalogie partielle entre Marx et Bacon² pour qui le travail confirme l'identité d'homme, ainsi que sa satisfaction intellectuelle et la révélation de son activité mentale propre :

-
1. Jean-Pierre, Vernant « Travail et nature dans la Grèce ancienne », dans : *Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, sous la direction de Vernant Jean-Pierre. Paris, La Découverte, « Poche/Sciences humaines et sociales », 1996, p. 274-294.
 2. Francis Bacon, *Du progrès et de la promotion des savoirs*, 1605.

Seuls les hommes instruits aiment le travail comme une action conforme à la nature, et qui convient à la santé de l'esprit autant que l'exercice physique convient à la santé du corps. Ils prennent plaisir dans l'action elle-même, non dans ce qu'elle procure. Par conséquent, ils sont les plus infatigables des hommes quand il s'agit d'un travail qui puisse retenir leur esprit.

Marx a aussi retenu les leçons de la philosophie des Lumières pour lesquels le travail est le signe de la culture, par opposition à l'état de nature :

Vois l'artisan qui d'une pierre grossière et sans forme tire un noble métal et qui, façonnant ce métal de ses mains habiles, crée comme par magie toutes les armes nécessaires à sa défense, tous les instruments utiles à sa commodité. Il ne détient pas cette habileté de la nature; c'est l'usage et l'exercice qui la lui ont enseignée; et si tu veux égaler son succès, il te faut suivre ses pas laborieux¹.

Le tournant du XIX^e siècle

La difficulté réside dans la philosophie moderne de concilier d'un côté le travail émancipateur (révélateur d'une identité, voire supériorité, humaine ainsi que d'une vitalité de la conscience) et d'autre part, le travail obstacle au bonheur, celui que dénonce alors JJ Rousseau :

Tant pis, si le peuple n'a de temps que pour gagner son pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie, autrement il ne le gagnera pas longtemps. Ce Dieu juste et bienfaisant, qui veut qu'il s'occupe, veut aussi qu'il se délasse, la nature lui impose également l'exercice et le repos, le plaisir et la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif et laborieux? Donnez-lui des fêtes [...]²

Cette contraction sera densément repensée dans son *Capital* (1867) par Marx pour qui « le royaume de la liberté commence seulement où l'on cesse de travailler par nécessité et opportunité imposée de l'extérieur » et donnera lieu à la fameuse nuance apportée par Alain dans ses *Propos* (1911) : « personne n'aime le travail forcé » mais « le travail voulu est un plaisir ». C'est la collision entre le travail, l'état de conscience et les idéaux de liberté et de bonheur qui dès le XVIII^e siècle rendent définitivement aiguë la question du travail. Tant que la liberté

1. David Hume, *Essais moraux, politiques et littéraires* : « Essai sur le stoïcien », 1742
2. JJ Rousseau, *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, 1758.

n'était pas une nécessité et que le bonheur n'était pas un devoir, le travail en tant qu'activité pouvait se contenter de fixer à l'homme une place dans la société.

Le XIX^e siècle des grandes philosophies modernes allemandes (Hegel, Marx) n'a-t-il pas figé la définition du travail puis son usage épistémologique? C'est en effet une certaine vision du travail qui a imprégné Simone Weil (qui d'ailleurs semble à l'étroit et dont les textes successifs montrent qu'elle est peu à peu conduite à une impasse et définitionnelle et personnelle douloureuse) et qui continue d'irradier dans l'historiographie contemporaine : dans le sillage de Pierre Bourdieu (pour R.-Marie Lagrave¹ ou Stéphane Beaud²) ou de Michel Foucault (on pense à Michelle Pierrot), les historiens actuels continuent de voir dans le travail la concrétisation d'un système de domination.

Peut-on parler de travail hors du champ social?

La question du bénéfice est posée, variante du bonheur cher au XVIII^e siècle. Et de là, du bénéficiaire. Dans les philosophies profondément individualistes comme celles de Nietzsche³, le travail permet d'apprécier la capacité de l'homme à défendre son propre intérêt à être homme :

Chercher du travail en vue du salaire – voilà en quoi presque tous les hommes sont égaux dans les pays civilisés : pour eux tous, le travail n'est qu'un moyen, et non le but lui-même; aussi bien sont-ils peu raffinés dans le choix du travail, pourvu qu'il rapporte un gain appréciable.

Plus encore, il donne l'occasion de sélectionner les hommes parmi les hommes, ceux qui sont capables de plaisir dans le travail, de trouver quelque transcendance dans l'activité, bref, c'est l'annonce de notre « donner du sens » contemporain :

-
1. L'historienne étudie notamment comment le prisme genré, associé à d'autres disqualifications, vient alourdir les inégalités sociales : ainsi décrit-elle la condition des femmes agricultrices. Voir Lagrave Rose-Marie, « Bilan critique des recherches sur les agricultrices en France », *Études rurales*, oct-déc 1983, puis avec Martyne Perrot, Christiane Albert, Martine Berlan et Juliette Caniou, *Celles de la terre. Agricultrice : l'invention politique d'un métier*, Paris, EHESS, 1987.
 2. Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière*, Fayard, Paris, 1999.
 3. Nietzsche, *Le gai savoir*, I, 42, 1882.

Or il se trouve quelques rares personnes qui préfèrent périr plutôt que de se livrer sans plaisir au travail ; ce sont ces natures exigeantes et difficiles à satisfaire qui n'ont que faire d'un gain considérable, si le travail ne constitue pas lui-même le gain de tous les gains. De cette espèce d'hommes rares font partie les artistes et les contemplatifs de toutes sortes, mais aussi ces oisifs qui passent leur vie à la chasse, en voyages ou dans des intrigues et des aventures amoureuses.

À ce compte-là, la philosophie lie l'humanité et le travail, ce qui est ébranlé par l'expansion d'une industrie mécanisée, celle que discutent, non sans nuances, Bergson¹ ou Arendt dans sa *Condition de l'homme moderne* (1958). Les philosophies morales comme celles de Bergson ou Arendt entendent sortir des philosophies sociales dérivées de Marx (et dont s'inspire largement Simone Weil) ; le travail peut être l'occasion de repenser la responsabilité de l'homme, sa liberté et ses désirs. En somme le travail doit déterminer quel degré d'humanité et quel type d'homme on peut assumer d'être.

Le travail dans les œuvres au programme

Les trois œuvres choisies sont parfaitement complémentaires. Elles interviennent chacune à un moment bien précis de l'histoire des idées, s'expriment dans des formes et des genres très divers (poème didactique pour Virgile, mélange d'articles et de lettres pour Simone Weil, théâtre satirique chez Michel Vinaver) et le travail n'y recouvre pas les mêmes présupposés, réalités et implications : valorisé chez Virgile, le travail est douloureusement questionné chez Simone Weil à l'usine, tandis qu'il fournit le prétexte chez Vinaver de revenir, de façon critique et comique, d'une remise en cause du capitalisme contemporain certes mais aussi de totems intemporels (comme la famille).

1. Pour Bergson, la mécanisation n'est pas l'ennemie de l'homme puisque c'est la conscience librement exercée par ce dernier qui choisit quelle relation le lie à la machine : « On accuse d'abord [le machinisme] de réduire l'ouvrier à l'état de machine, ensuite d'aboutir à une uniformité de production qui choque le sens artistique. Mais si la machine procure à l'ouvrier un plus grand nombre d'heures de repos, et si l'ouvrier emploie ce supplément de loisir à autre chose qu'aux prétendus amusements qu'un industrialisme mal dirigé a mis à la portée de tous, il donnera à son intelligence le développement qu'il aura choisi [...] », *Les deux sources de la morale et de la religion*, 1932.